

fut elle qui ensevelit mon mari avec mes deux servantes. Elle m'avait consignée dans ma chambre.

—Priez Dieu pour lui, m'avait-elle dit. Il est mort sans confession. Vos prières lui seront utiles.

—Mais ne le verrais-je pas?

—Soyez sans crainte, vous le garderez avec nous. Mais on le dit défiguré; laissez-nous le nettoyer avant que de vouloir le voir, afin que vous n'emportiez pas de lui un trop horrible souvenir.

Je la remerciai de cette bonne attention; et, puisque je n'avais rien d'autre chose à faire, je suivis son conseil et me mis à prier Dieu, pour le malheureux que la mort avait saisi dans un si triste état, sans qu'il pût seulement recevoir une consolation ou demander un pardon.

Quand je revis Pierre sur sa couche funèbre, je restai pétrifiée devant sa face méconnaissable; la tête était défoncée, les yeux sortis de leurs orbites, la mâchoire pendante, c'était hideux à voir.

Je m'étais voilée la figure de mes deux mains.

—Pourquoi avez-vous tenu à le voir, mon enfant? me demanda le curé qui était présent, en ramenant le drap sur le visage du mort.

—J'aurais voulu lui donner le baiser de pardon et je... je ne peux pas. C'est trop affreux!...

—Votre désir suffira... Il fut mauvais époux et vous lui pardonnez; cela comptera dans la divine balance.

Le lendemain on enterra celui qui avait tenu une si mauvaise place dans ma vie. Je fus triste sans affectation, et pour être sincères, mes larmes que je versai furent plutôt des larmes de pitié pour la triste fin de Pierre, que de regrets.

A la suite de ce nouveau deuil, je vendis le moulin et j'allai habiter la maison

de ma mère, là où j'étais née, là où j'avais connu quelques mois de bonheur.

Ma fortune me permettait de vivre largement, mais je me contentai d'une vie modeste, entièrement consacrée à l'éducation de mon fils.

Quelquefois, Marie Cousin m'amenait l'enfant de Jean et j'étais heureuse de la voir jouer avec mon garçon.

Le hasard a des choses inexplicables pour tous. On eût dit qu'il voulait faucher autour de moi tous ceux à qui je m'intéressais.

Un soir d'automne, la veuve de Jean mourut à son tour, enlevée par les premiers froids.

La petite Suzanne était orpheline, n'ayant plus pour tout parent qu'un oncle maternel qui gagnait péniblement de quoi nourrir sa famille. C'était donc une charge pour lui que cette nouvelle bouche. J'obtins sans peine, en me montrant généreuse, qu'il me confiât la fillette, et, depuis ce jour, j'eus deux enfants au lieu d'un, les aimant sans préférence et reportant sur eux toute ma tendresse et mon dévouement.

Petit à petit, les années s'écoulèrent et mes enfants grandirent. Dieu, après m'avoir tant éprouvé m'avait donné le calme, et je fus heureuse, comme jamais je ne l'avais été, le jour où mon fils m'avouât qu'il aimait Suzanne et la voulait pour femme.

Quand ils furent mariés, je voulus les laisser libres de s'aimer sans contrainte, et je me retirai dans ce petit pavillon que j'habite encore. Trois fois par semaine, je monte à Calleville et j'y passe une gréable journée, après avoir été prier sur les tombes de mes chers morts. Et c'est pourquoi, en me voyant si fidèle au souvenir de Jean, les gens du pays m'appelèrent "la Jeannette".

